



par *Tristano Gambini*

Pourquoi le Sud a-t-il perdu la guerre ? La réponse de l'histoire est simple et nette: parce qu'une société économiquement arriérée, comme celle qui avait créé la Confédération, ne pouvait pas vaincre la société industrielle qui s'était déjà formée dans les Etats du Nord. En effet, depuis la révolution industrielle du XIX^e siècle, un Etat industrialisé peut être vaincu par un autre Etat industrialisé plus puissant, mais jamais par un Etat agricole. Réduit à lui seul, ce dernier doit toujours lutter dans une situation de manifeste infériorité matérielle.

Historien bien connu et unanimement considéré, des deux côtés de l'Atlantique, comme un des meilleurs spécialistes de la guerre civile américaine, Raimondo Luraghi ne conteste absolument pas le bien-fondé de cette analyse. Il fait remarquer qu'elle solutionne une question en en soulevant une autre : le Sud était-il conscient de son état d'infériorité ? Si oui, pour quelles raisons la Confédération a-t-elle quand même décidé de se battre ?

Luraghi a essayé d'y répondre à l'occasion de sa dernière leçon aux étudiants de l'Université de Gênes, lorsqu'il a présenté les conclusions auxquelles l'avait conduit "*une vie entière de méditations et d'approfondissements sur ces problèmes*".¹

Le Sud n'était pas *conscient* qu'il aurait forcément succombé à la guerre, toutefois *il le savait* - affirme Luraghi. Plus que les documents officiels, des milliers de documents privés (lettres, journaux personnels etc.) attestent clairement que "*dans l'inconscient collectif du Sud s'était développé, par touches successives, ce que Freud appelle 'l'instinct de la mort', le sentiment profond et angoissant d'appartenir à un monde proche du crépuscule, voué à la disparition*".

¹ "*Lezione di congedo dall'Università tenuta il 16 maggio 1991*", dans "*Le stelle e le strisce*", Milan 1998, vol. 2, pp. 335-348.

Le poids moral de l'esclavage, institution condamnée par l'opinion publique des pays modernes et odieuse même aux yeux d'un grand nombre de Sudistes, aggravait de toute évidence le sentiment de vivre dans une société qui allait inéluctablement vers la libération de ses esclaves et, par conséquent, vers sa propre désintégration. La question de l'esclavage séparait le Sud du Nord : donc le Sud est sorti de l'Union pour maintenir l'esclavage ! Cette thèse est absurde remarque Luraghi. En effet : *“Si le Sud avait réellement voulu sauvegarder sa ‘peculiar institution’, il serait resté dans l'Union, étant donné que :*

1. Dans leur programme, Lincoln ainsi que le Parti Républicain s'étaient engagés à promouvoir un amendement constitutionnel visant à garantir le maintien de l'esclavage là où il existait et sans limite de temps, à condition - bien entendu - que cessent les menées sécessionnistes.

2. En restant dans l'Union, Le Sud aurait continué à contrôler 50% des voix au Sénat, ce qui lui permettait d'empêcher l'adoption de toute disposition contraire à ses intérêts”.

Par ailleurs, si les décisions politiques du Sud avaient été prises en fonction d'intérêts économiques, c'est-à-dire de manière plus ou moins rationnelle, le problème des “Territoires de l'Ouest” que le Nord voulait réserver aux “Blancs libres”, n'aurait pas pu assumer la dimension d'une question de principe. En effet, au Nord comme au Sud, tous étaient conscients du fait que ces régions ne se prêtaient pas, physiquement, aux cultures traditionnellement pratiquées au moyen d'esclaves.

Cependant, si l'on analyse soigneusement les réactions et les prises de position de la décennie 1850-1860, *“on ne peut s'empêcher”*, observe Luraghi, *“de constater que la lutte politique glissait du niveau rationnel au niveau émotif”.*

Plus que l'extension théorique de l'esclavage, il s'agissait de la conscience de soi, de l'orgueil du Sud : *“les Sudistes refusaient d'être l'objet d'une discrimination, ils n'acceptaient pas d'être traités en ‘parents pauvres’ de l'Union, en citoyens de deuxième ordre, tolérés avec mépris parce que marqués par le sceau infamant de l'esclavage”.*

C'était trop, c'était insupportable ... et même si le Sud s'était efforcé de le supporter, il aurait gardé l'esclavage. Ce faisant, il aurait perdu son âme, ce mélange subtil de supériorité raciale et d'élitisme culturel et politique qui faisait la fierté des Blancs de *Dixieland*, riches et pauvres, propriétaires ou non d'esclaves. Leur monde aurait ainsi pris fin sous la forme la plus triste et la plus obscure possible : celle d'un corps vivant qui se laisse dépérir d'une maladie de l'esprit, lentement peut-être, mais sans réaction, sans aucun espoir.

Pour ne pas se laisser mourir, il fallait au Sud un dernier sursaut : la sécession, même si celle-ci aboutissait à la guerre. Mieux valait être assassiné que de se suicider !

L'aventure tragique de la Confédération est d'autant plus compréhensible pour un historien italien, que sa propre nation a pris part, avec d'autres Etats et peuples, à l'assassinat de l'Empire austro-hongrois.

Il suffit de lire Roth et Musil pour sentir, de manière presque palpable, que “l'instinct de la mort” avait lui aussi envahi l'élite culturelle viennoise d'avant la première Guerre mondiale. Tout comme les dirigeants de la Confédération en 1861, ceux de l'Empire ont préféré, en 1914, courir le risque mortel d'un conflit plutôt que d'assister, impuissants, à l'agonie d'un Etat créé au cours des siècles par les Habsbourgs. Celui-ci était vaste, puissant et bien administré, mais il était aussi affaibli par la domination institutionnelle et politique que les éléments germaniques et hongrois prétendaient exercer sur les peuples slaves, majoritaires en nombre.

Les parallélismes sont évidents, mais ces deux expériences divergent sur un point très important : l'Empire austro-hongrois ne pouvait faire la guerre que de manière classique - armée contre armée, bataillon contre bataillon - tandis que la Confédération avait le choix entre la guerre et la guérilla. Compte tenu de la supériorité du Nord en hommes et en matériel, le Sud choisit de mener une guerre classique en acceptant de se battre sur le terrain le plus favorable à l'adversaire. Pourquoi donc le Sud n'a-t-il pas voulu recourir à la guérilla, le mode de guerre le plus approprié à tout pays agricole qui se trouve obligé de lutter contre la puissance écrasante d'une société industrielle avancée ?

Une autre expérience historique italienne permet à Luraghi d'esquisser une réponse. *“En 1861, les paysans du Mezzogiorno, qui étaient hostiles à l'Etat unifié de l'Italie, choisirent la guérilla ... et ils ne déposèrent les armes qu'en 1870, quand la chute du pouvoir papal à Rome les priva de tout appui externe. Ces ‘brigands’ résistèrent pendant dix ans. Quant au Sud, il fut écrasé en quatre ans”*.

Mais qui se souvient de ces “brigands” italiens ? *“Par contre”*, souligne Luraghi, *“le Sud des Etats-Unis, qui choisit de mourir, non pas dans une obscure guérilla, mais dans la pleine lumière des champs de bataille, reste toujours présent dans l'histoire.”*

A juste titre, un grand historien américain, W.H. Stephenson, a écrit un ouvrage ayant pour titre *“The South lives in History”*. En effet, tout en n'ayant existé que quatre ans, *“la nation sudiste est étudiée, respectée et connue dans le monde entier et surtout aux Etats-Unis, ce qui est naturel”*.

Toutefois, ce n'est pas sa belle mort qui explique et justifie la grande place que prend le Sud dans le passé et dans le présent des Etats-Unis. *“Contrairement au Nord qui a été très tôt une nation de technocrates, riche de ceux que Gramsci appelle ‘les intellectuels organiques’ (managers, ingénieurs, cadres, techniciens), le Sud a eu une élite intellectuelle humaniste, liée à la culture classique, littéraire, philosophique et musicale”*.

Cette civilisation culturelle, sous certains aspects archaïque, mais solide au point d'émerger intacte de la défaite, fut l'héritage que le Sud apporta *“à la nouvelle nation unitaire née de la guerre civile”*. Ce n'est pas un hasard, en effet, si le jazz est né à New Orleans et si de nombreux intellectuels et écrivains américains du XX^e siècle (Faulkner, Penn Warren, Allen Tate etc.) ont plongé leurs racines dans le Sud de l'après-guerre, et que les villes et les universités du Sud ont toujours contribué et contribuent encore fortement à la vie culturelle moderne des Etats-Unis.

Le Sud a surtout apporté aux Etats-Unis *“une expérience différente, de type européen”* et de portée universelle, qui faisait défaut à la tradition du Nord, *“à cette Amérique conquérante qui avait toujours gagné vis-à-vis des Français du Canada, des Anglais colonialistes, des ‘Native Americans’, des Mexicains et, pour finir, aux dépens des Sudistes écrasés”*.

Il s'agit de l'expérience de l'invasion, de la destruction et de la souffrance collective et également de l'expérience à apprendre à renaître des décombres et à reconstruire sur des bases nouvelles. Le Sud a donc humanisé l'Amérique du Nord en montrant que non seulement les individus mais aussi les peuples sont mortels et qu'il ne faut jamais désespérer.

